Ehrenscheidtner (Marie-Luise), Die Bildung der Dominikanerinnen in Süddeutschland vom 13. bis 15 Jahrhundert

Contubernium, Tübinger Beiträge zur Universitäts- und Wissenschaftsgeschichte 60, Stuttgart, 2004

Élisabeth Clementz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1333>

DOI : [10.4000/alsace.1333](https://doi.org/10.4000/alsace.1333)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 524-526

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Élisabeth Clementz, « Ehrenscheidtner (Marie-Luise), Die Bildung der Dominikanerinnen in Süddeutschland vom 13. bis 15 Jahrhundert », *Revue d'Alsace* [En ligne], 132 | 2006, mis en ligne le 15 octobre 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1333> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1333>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Ehrenscheidtner (Marie-Luise), Die Bildung der Dominikanerinnen in Süddeutschland vom 13. bis 15 Jahrhundert

Contubernium, Tübinger Beiträge zur Universitäts- und
Wissenschaftsgeschichte 60, Stuttgart, 2004

Élisabeth Clementz

RÉFÉRENCE

Ehrenscheidtner (Marie-Luise), Die Bildung der Dominikanerinnen in
Süddeutschland vom 13. bis 15 Jahrhundert, Contubernium, Tübinger Beiträge zur
Universitäts- und Wissenschaftsgeschichte 60, Stuttgart

- 1 L'auteur de cet ouvrage s'est fixé comme objectif d'analyser la culture des Dominicaines entre 1220 et 1500 dans la province de Teutonie, à l'exclusion de l'Autriche et du *Niederrhein* – soit pour l'essentiel dans le Sud-Ouest de l'Allemagne, en Alsace et en Suisse alémanique, toutes régions riches en couvents de femmes de l'ordre de saint Dominique. D'emblée, Marie-Luise Ehrenscheidtner met en garde contre une utilisation du mot culture qui serait calquée sur nos conceptions actuelles. La culture des religieuses dominicaines n'est pas une affaire individuelle, elle ne se conçoit que dans le respect de la règle et des constitutions. Elle n'était donc en aucun cas une accumulation de savoir – ce que rejettent Humbert de Romans comme avant lui Bernard de Clairvaux – mais restait étroitement subordonnée aux buts de la communauté religieuse.
- 2 Ces buts sont très différents de ceux de leurs homologues masculins. En effet, l'ordre des Dominicains a été fondé pour combattre l'hérésie cathare par la prédication. Pour mener à bien cette tâche, les Dominicains fréquentent les Universités et ne sont pas

tenus à la *stabilitas loci*. Les Dominicaines, elles, sont soumises à la clôture et mènent donc une forme de vie religieuse tout à fait traditionnelle pour les femmes, de sorte que leur manière de réaliser l'*Imitatio Christi* est bien différente de celle de leurs confrères masculins.

- 3 Selon l'auteur, les Dominicains seraient plus réticents que d'autres ordres envers la culture antique et la science profane. Cette affirmation ne convainc guère, car si le rejet de ces matières est un topos de toute la littérature religieuse, son influence sur les comportements réels est limitée dans tous les ordres, et notamment chez les Dominicains, chez lesquels on trouvait d'excellents connaisseurs de la philosophie antique et des sciences naturelles, le plus célèbre étant Albert le Grand.
- 4 La culture des Dominicaines varie évidemment beaucoup selon la position qu'elles occupent dans leur couvent. Les sœurs converses, chargées de travaux physiques souvent pénibles, devaient tout juste connaître quelques prières de base comme le Notre Père et l'*Ave Maria*. La culture de ces femmes issues des couches les plus pauvres de la société devait être adaptée à leur position. Les moniales, elles, appartenaient au patriciat urbain ou à la petite noblesse. Leurs principales obligations étaient l'office, la gestion des biens du couvent dans la mesure où cette activité respectait la clôture, les travaux manuels et la prière privée.
- 5 La culture des Dominicaines était donc intimement liée à leurs obligations en matière de prière. C'est pour cette raison que de nombreuses religieuses de cet ordre produisaient elles-mêmes leurs livres liturgiques. Elles copiaient aussi des textes, par exemple ceux de Johannes Tauler et de Heinrich Suso, et enluminaient des manuscrits littéraires et musicaux.
- 6 En ce qui concerne le lien entre culture et prière, Marie-Luise Ehrenscheidtner pose une question importante : dans quelle mesure les Dominicaines des XIII^e-XV^e siècles connaissaient-elles le latin ? Cette question est fondamentale car le latin est la langue par excellence des offices religieux exception faite du prêche. Pour l'auteur, plusieurs observations tendent à prouver que les connaissances en latin chez les Dominicaines baissent entre le XIII^e et le XV^e siècles. En effet, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, tous les écrits adressés aux Dominicaines sont en latin. Mais à partir de la fin du XIV^e siècle, une forme de bilinguisme s'installe dans l'ordre dominicain : les lettres adressées aux femmes par les supérieurs de l'ordre sont en langue vernaculaire, celles adressées aux frères restent en latin. Au début du XV^e siècle, Johannes Meyer, confesseur dans différents couvents de Dominicaines (dont Schoenensteinbach), traduit pour elles de nombreux ouvrages latins en allemand. Selon l'auteur, il réagit ainsi à un recul de leur connaissance du latin. Mais les Dominicaines du XIII^e siècle le savaient-elles vraiment mieux que celles du XV^e ? L'évolution constatée par l'auteur ne reflète-t-elle pas plutôt le fait qu'entre-temps, les hommes ont compris – ou admis – que pour se faire comprendre ils devaient s'adresser à elles en allemand ?
- 7 L'auteur signale elle-même que dès le XIII^e siècle, les sœurs étaient en partie obligées de se faire traduire les lettres qu'elles recevaient de leurs supérieurs. Quoiqu'il en soit, il y a toujours au XV^e siècle des Dominicaines exceptionnelles, très versées dans la langue de Cicéron. C'est le cas d'Elisabeth Kempf, entrée à Unterlinden en 1421 à l'âge de 6 ans. C'est au couvent qu'elle apprend le latin, qu'elle maîtrise si bien qu'elle était capable de le parler couramment. Elle est également célèbre pour les nombreuses traductions qu'elle a réalisées. A Strasbourg, Anna Schott, dominicaine à Sainte-Marguerite et

Sainte-Agnès, savait aussi le latin. Elle avait des contacts avec les intellectuels alsaciens grâce à son frère, Peter Schott.

- 8 Pourtant, malgré la prétendue baisse de la compréhension du latin entre le XIII^e et le XV^e siècle, la prière et la messe sont des facteurs structurants de la culture des Dominicaines. En effet, grâce aux traductions des textes essentiels de la liturgie, toute religieuse dominicaine pouvait préparer les offices religieux. Ces traductions servaient aussi pour les moments de lecture privée, pour la lecture à table et pour la formation des novices. Par ailleurs, il existait aussi des psautiers bilingues, très utiles pour la lecture personnelle (le psautier entier devait être prié une fois par semaine). D'une façon plus générale, les lectures faites au réfectoire, lors du travail ou au chapitre étaient toutes des éléments essentiels pour la culture des religieuses dominicaines. L'Observance, qui prônait un respect plus strict de la règle, donc du silence, a favorisé les lectures pendant le temps imparti au travail.
- 9 L'apport des hommes, qu'il s'agisse des confesseurs ou des prédicateurs, a été un autre élément important pour la culture des Dominicaines. Grâce aux entretiens préliminaires aux confessions, grâce aux prêches faits par des membres de l'ordre – souvent des gens d'un certain niveau – les religieuses accèdent à des connaissances qu'elles n'auraient pas trouvées dans leurs bibliothèques. Les Dominicaines sont également en contact avec les membres masculins de leur ordre par le biais de lettres, pour des questions théologiques et morales.
- 10 Dernier élément structurant pour la culture des Dominicaines : la bibliothèque. Elle est constituée par les nombreux apports que font les religieuses à leur entrée au couvent, par les copies d'ouvrages et par les emprunts qu'elles font à d'autres couvents ou à des particuliers. S'y ajoutent encore les cadeaux faits par des laïcs appartenant au patriciat des villes et ceux d'autres institutions religieuses. C'est ainsi que les Dominicaines de Schoenensteinbach offrent des manuscrits à leurs consœurs de Nuremberg qu'elles ont réformées. L'achat d'ouvrages, en revanche, reste un phénomène marginal. L'auteur relève par ailleurs que seuls les couvents rattachés à l'Observance possédaient une bibliothèque digne de ce nom.
- 11 L'Observance a donc joué un rôle important dans la promotion de la culture des Dominicaines. Elle a favorisé la lecture en prônant le respect de la règle et donc l'observation du silence. Elle a également contribué à étoffer les bibliothèques.
- 12 Pour mener à bien sa recherche, Marie-Luise Ehrenscheidtner a consulté une liste impressionnante de sources et d'ouvrages, qu'elle commente longuement dans son introduction. On pourrait éventuellement y rajouter Michael Bärmann, *herz liebi swester und getrûwe muom : ein Brief Susannas von Falkenstein an Dorothea von Kippenheim aus dem Colmarer Dominikanerinnenkloster Unetrinden und sein literarhistorischer Hintergrund*, Zeitschrift des Breisgau-Geschichtsvereins Schau-ins-Land, 2001, p. 13-56.
- 13 Au total on est tenté de dire que c'est par un véritable travail de Bénédictin que l'auteur a réussi à nous donner une approche vivante et précise de la culture des Dominicaines.